

Le Chat Murr

Kater Murr « ...un chat doué d'esprit, de raison et de griffes acérées » (E.T.A. Hoffmann)

LE BLOC-NOTES DE DOMINIQUE HOIZEY N° 55

Dominique Hoizey 60, rue des Moissons 51100 Reims <http://lechatmurr.eklablog.com/>
NOVEMBRE 2020 ISSN 2431-1979

在中国和西藏

EN CHINE ET AU TIBET

L'écrivain chinois Liu Zhenyun n'est pas... Madame Bovary

LIRE PAGES 2 et 3



Sur les pas d'un lama peintre de tankas avec Dai Sijie

LIRE PAGE 4

L'écrivain chinois Liu Zhenyun n'est pas... Madame Bovary

J'ai découvert l'écrivain chinois 刘震云 Liu Zhenyun après avoir vu le film de Feng Xiaogang, *I am not Madame Bovary*, adapté de son roman 我不是潘金莲, ce qui littéralement se traduit par « Je ne suis pas Pan Jinlian ». Le personnage de Pan Jinlian apparaît dans deux grands romans de la dynastie Ming, *水浒传* (*Au bord de l'eau*¹) et *金瓶梅* (*Fleur en Fiole d'Or*²). Ouvrons tout d'abord *Au bord de l'eau*. Pan Jinlian est l'épouse d'un colporteur de galettes, un certain Wu-l'Aîné. Séduite par l'apothicaire Xi-men Qing, elle le retrouve tous les jours dans la maison de thé de la mère Wang. Elle finit par empoisonner son mari à... l'arsenic. C'était sans compter sur Wu Song qui lava dans le sang l'offense faite à son frère, et « d'un seul coup de lame, il trancha la tête de Lotus-d'or, cependant que le sang giclait et ruisselait de tous côtés. Les voisins, hébétés par l'affreux spectacle, se voilaient la face mais, devant tant de sauvagerie, n'osaient intervenir et étaient bien obligés de se soumettre³ ! »

Pan Jinlian s'affine sous la plume de l'auteur de *Fleur en Fiole d'Or* qui décrit sans retenue Lotus-d'Or et Ximen Qing se livrant « au jeu des nuages et de la pluie » :

Leurs corps nus se serraient l'un contre l'autre. Il sentait la pression de sa tendre poitrine. Ils se passaient des clous de girofle bouche à bouche comme têtards gobant des perles. La jeune femme fit tout ce qui pouvait bien lui plaire pendant qu'ils se livraient au jeu des nuages et de la pluie.⁴ [...] Elle brûlait d'une passion libidineuse, dévorante comme le feu. En le faisant entrer en elle, elle aurait voulu que sa chose la pénétrât jusqu'au milieu de son ventre. Elle s'en était emparée pour la sucer toute la nuit, sans plus la laisser quitter sa bouche.⁵

Depuis qu'ils étaient ensemble, ils avaient trouvé du temps et un endroit pour se plonger dans la lecture d'Au bord de l'eau. Ils adoraient ce roman, mais ne lisaient qu'un seul chapitre, toujours le même, celui sur Pan Jinlian. Ce chapitre émoustillait leurs sens et ils pouvaient ensuite passer une heure à faire l'amour.

Liu Zhenyun, *Un parfum de corruption*⁶

C'est une surdose d'aphrodisiaque qui met un jour un terme à leurs ébats amoureux, et là encore le romancier ne nous épargne aucun détail :

Embrasée d'une irrépressible passion, la jeune femme lui passe la langue dans la bouche, le serre dans ses bras et de toutes ses forces presse et frotte, de gauche à droite, de droite à gauche, de haut en bas, de bas en haut. Le manche du chasse-mouche disparaît entièrement en elle, jusqu'à la base. Seules les bourses restent dehors. Elle les caresse avec la main : plaisir indicible⁷ »

La morale de cette histoire est que « la femme est une conquête qui se termine inexorablement par la défaite, la fosse où tombe l'homme pris au piège⁸ ».

Le nom de Madame Bovary est plus familier aux cinéphiles de Paris, Londres, Berlin, Rome ou New York que celui de Pan Jinlian, et c'est pour la même raison que les traducteurs du roman de Liu Zhenyun ont choisi des titres comme « Je ne suis pas une garce » pour l'édition française ou « Divorzio alla cinese » pour l'édition italienne. J'aime bien cette allusion au titre du film de Pietro Germi, *Divorzio all'italiana*. D'ailleurs, c'est bien de divorce dont il est question dans le roman de Liu Zhenyun et le film de Feng Xiaogang. L'héroïne, Li Xuelian, magnifiquement interprétée à l'écran par Fan Bingbing, est une femme comme Liu Zhenyun semble les aimer, volontaire, déterminée. Il en faut du caractère à une femme pour défendre ses droits à tous les niveaux de l'administration quand elle veut faire valoir que son divorce n'était qu'un faux divorce pour obtenir un logement et qu'elle veut divorcer pour de bon tout simplement parce que son mari l'a bernée. Et tout cela se passe en Chine, aujourd'hui, sous le regard un brin moqueur d'un grand écrivain chinois de notre temps.

Le personnage féminin de Niu Xiaoli dans le dernier roman traduit en français de Liu Zhenyun, *Un parfum de corruption*, est de la même trempe. Décidée à retrouver la femme de son frère, disparue au bout de quelques jours de vie conjugale avec une grosse somme d'argent, Niu Xiaoli fait preuve d'une même détermination dans un contexte bien différent. D'aventure en aventure, elle tombe dans les filets d'une maquerelle qui fait d'elle une prostituée de luxe couchant avec de hauts fonctionnaires corrompus, et parmi eux un gouverneur de province convaincu que « tout problème que l'on peut régler avec de l'argent n'est plus qu'une contradiction interne au peuple⁹ ». On veut bien croire que l'affaire ébranla la Chine entière. Une chanson tourna en boucle sur les réseaux sociaux pour remercier la jeune femme d'avoir lutté contre la corruption... sans en avoir l'air :

*En sortant de leur lit,
Pleine de grâce, tu as soulevé une marée printanière ;
Tu as bondi sur ces fonctionnaires véreux,
Et baissé doucement leur pantalon ;
Du lait de tes jolis seins
Tu les as abreuvés ;
De tes ondulations sensuelles,
Tu leur as fait tourner la tête...¹⁰*

Quand je lis Liu Zhenyun, il m'arrive de penser à Boris Vian. Une scène de son roman *Le téléphone portable* pourrait trouver sa place dans *L'Écume des jours*. Yan Shouyi, animateur de talk-show, est invité par sa compagne, Shen Xue, professeure dans un institut d'études théâtrales, à aller voir une pièce expérimentale dans un atelier abandonné de la banlieue ouest de Pékin :

Yan Shouyi avait des courbatures dans les jambes et commençait à avoir sommeil. Il eut envie de bâiller, mais voyant Shen Xue à côté de lui qui semblait se régaler, il se retint. [...] Un tonnerre d'applaudissements retentit. Shen Xue, enthousiaste, battait des mains à tout rompre. Yan Shouyi n'eut d'autre choix que de suivre le mouvement. Un homme [...] armé d'un mégaphone [...] déplaça l'instrument vers un spectateur à lunettes, portant une grande barbe. Shen Xue poussa Yan Shouyi du coude :

- C'est Zhang Xiaowu, un critique d'avant-garde célèbre.

Mais Yan Shouyi ne le connaissait pas. Zhang Xiaowu parla, l'air sérieux. Tête baissée, pesant chaque mot, il déclara :

- C'est très tonique. Extrêmement réaliste. Ce genre de spectacle est emblématique du théâtre expérimental chinois, qui à partir du postmodernisme se dirige vers un nouveau réalisme. En même temps, cela réfracte l'éclat de l'existentialisme et de la nouvelle vague.¹¹

Lire Liu Zhenyun, c'est entrer dans l'intimité du peuple chinois qui n'est ni meilleur ni pire qu'un autre. Des romans comme *En un mot comme en mille*, *Je ne suis pas une garce*, *Le téléphone portable*, *Un parfum de corruption*... sont autant de témoignages qui valent tous les reportages que l'on peut voir sur la Chine, la sinophobie en moins. Liu Zhenyun brosse de la société chinoise observée avec humour un portrait sincère, empathique, et attachant par bien des aspects, mais sans complaisance. Son indéniable talent de conteur le rend proche des grands noms de la littérature chinoise du XX^e siècle, comme Luxun (Lou Siun), Mao Dun, Lao She ou Ba Jin (Pa Kin). Un petit livre publié en 1992, *Se souvenir de 1942*, me souffle le mot de la fin :

Tandis que mouraient de faim trois millions de gens dans le Henan, au même moment dans le monde Mme Song Meiling [Mme Chiang Kai-shek] visitait l'Amérique, Gandhi faisait la grève de la faim, la bataille de Stalingrad faisait rage et Churchill avait une mauvaise grippe. [...] Cinquante ans plus tard, naturellement, tout le monde se souvient de Churchill, de Gandhi, de l'élégante et distinguée Mme Song, de la bataille sanglante de Stalingrad, mais qui a entendu parler de trois millions de morts dans ma province natale à la suite d'une terrible famine ?¹²

Comme la Chine est... loin !

📖 1. Shi Nai-an, Luo Guan-zhong, *Au bord de l'eau* (Shui-hu-zhuan), texte traduit par Jacques Dars, Bibliothèque de la Pléiade, 1978. 2. *Fleur en Fiole d'Or* (Jin Ping Mei cihua), texte traduit par André Lévy, Bibliothèque de la Pléiade, 1985. 3. *Au bord de l'eau*, I, p. 590. 4. *Fleur en Fiole d'Or*, II, p. 576. 5. *Ibid.*, p. 577. 6. Liu Zhenyun, *Un parfum de corruption*, traduit du chinois par Geneviève Imbot-Bichet, Gallimard, 2020, p. 60. 7. *Fleur en Fiole d'Or*, II, p. 822. 8. *Ibid.*, p. 823-824. 9. Liu Zhenyun, *Un parfum de corruption*, op. cit., p.

151. 10. *Ibid.*, p. 310. 11. Liu Zhenyun, *Le téléphone portable*, traduit du chinois par Hervé Denès en collaboration avec Jia Chunjuan, Bleu de Chine/Gallimard, 2017. 12. Liu Zhenyun, *Se souvenir de 1942*, traduit du chinois par Geneviève Imbot-Bichet, Bleu de Chine/Gallimard, 2013, p. 10-12.

Dai Sijie sur les pas d'un lama peintre de tankas

« L'aube colorait de rose les roches gelées enchâssant le Lhamo Latso et précisait les contours des deux lamas, qui répétaient inlassablement les mêmes gestes, l'agenouillement, la prière, la prosternation. La vapeur blanche de leur haleine entourait d'un doux halo leurs têtes nues. Le gris bleuâtre de l'eau contrastait avec le poudroiement irisé des montagnes couvertes des premières neiges.¹ » Dernièrement, le roman de Dai Sijie, *Les caves du Potala*, et les films du réalisateur tibétain Pema Tsenden, *Tharlo, le berger tibétain* et *Jinpa, un conte tibétain*, ont réveillé en moi un vieux rêve qui m'habite depuis la découverte à douze ans dans la bibliothèque paternelle du *Voyage d'une Parisienne à Lhasa* d'Alexandra David-Néel. Je dois à ce livre, lu et relu, plus que les aventures de Tintin en Chine racontées dans le *Lotus bleu* – je ne parle pas de *Tintin au Tibet* qui ne sera publié que quelques années plus tard – ma passion pour la Chine, mais d'abord pour le Tibet, le pays des démons, et c'est sans doute l'un de ces êtres malfaisants qui, jeté à ma poursuite, m'envoûta. Victime donc de je ne sais quel maléfice, un mal étrange me frappa dont les premiers symptômes prirent la forme d'une curiosité grandissante pour le monde sino-tibétain.

C'est donc toute une atmosphère que j'ai respirée de nouveau en lisant l'histoire de Bstan Pa, ce moine qui « excellait à peindre toutes sortes de tankas et de mandalas : des épisodes de la vie du Bouddha ou de ses vies précédentes, des représentations de déités farouches, des illustrations de la doctrine bouddhique ou du tantrisme² ». Dai Sijie, cet écrivain chinois qui écrit en... français de merveilleux romans comme *Balzac et la petite tailleuse chinoise* ou comme, plus récemment, *L'Évangile selon Yong Sheng*, brosse dans *Les caves du Potala* le portrait d'un artiste devenu à la fin d'une vie consacrée à l'art et la spiritualité – nous sommes en 1968 – le souffre-douleur des gardes rouges de l'École des beaux-arts de Lhasa, mais dans sa tête, face à son bourreau, un ignoble imbécile, il peint le chef-d'œuvre de sa vie : « Ce fou révolutionnaire n'existe plus pour lui. Il ne l'entend même plus, entièrement concentré sur son monde intérieur. Là où il se trouve désormais, il prépare ses couleurs pour peindre le dernier tanka de sa vie.³ »

📖 1. Dai Sijie, *Les caves du Potala*, Gallimard, 2020, p. 133-134. 2. *Ibid.*, p. 95-96. 3. *Ibid.*, p. 163. 4. *Ibid.*, p. 155-156.

Le Chat Murr aime la littérature chinoise



© Dominique Hoizey et Le Chat Murr